

DES IDOLES AUX E-DOLLS

***D**E LÖWENTHAL À JAMESON, la culture de masse a fait ses ravages, transformant chacun en idole potentielle : le fameux quart d'heure de célébrité d'Andy Warhol s'est mué en possibilité de construction tout à fait factice d'une reconnaissance sociale et médiatique (les héros sportifs et les pantins des rodomontades à la Loft Story en sont les meilleurs exemples). Les idoles d'aujourd'hui paraissent différentes de celles d'hier. Qu'attendre de celles de demain ? Quelles en seront les images ? Quelles transformations devront-elles subir ? Et pour quel avenir de l'homme ?*

Le chapitre de Leo Löwenthal s'inscrit dans ce que certains décrivent comme la fin de la modernité. C'est une bien curieuse affaire que de découvrir ce texte sur l'apparition de la biographie comme genre littéraire populaire à une période de l'histoire où l'on peut raisonnablement se demander si tout le spectacle médiatique n'est pas le Barnum incessant de la mise en images et en textes des vies des héros contemporains. Justement, l'article de Fredric Jameson, lui, ramène le texte et l'image dans le discours philosophique pour tenter de répondre à un certain nombre de questions qui focalisent le débat entre le(s) moderne(s) et le(s) postmoderne(s), à savoir, la différence entre le beau et le sublime, le rapport entre l'expérience esthétique et l'œuvre d'art, entre la transcendance et le visible, etc.

Nonobstant le vide qui habite parfois ces débats bien lointains du Rhodes marxien, le questionnement du triptyque idole-icône-image révèle ce que Jameson décrit comme idéologique et que Löwenthal masque derrière l'apparence académique.

Les idoles de la technologie

William Leiss a su fort bien analyser le thème de l'idole dans la pensée de Francis Bacon pour qui les idoles sont des fausses notions qui possèdent littéralement la compréhension humaine et empêchent toute investigation par la méthode scientifique¹. De l'étude baconnienne, il est possible d'extraire quatre catégories d'idoles regroupées sous le vocable commun d'idoles de la technologie, ce dernier terme étant entendu, me semble-t-il, selon une terminologie commune à Jacques Ellul et Herbert Marcuse (dont Leiss a été l'étudiant) de discours sur la technologie (techno-logie), où la différence se situe en ce sens que l'impératif technologique impose le développement de techniques en fonction des modes dominants d'organisation sociale.

1. Cf. William LEISS, *Under Technology's Thumb*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 4.

Les idoles du théâtre

« L'hyperbole technologique, écrit Leiss, est l'exagération systématique et gratuite des effets purement techniques des technologies "sur" les systèmes sociaux². » *Dans cette illusion, les idoles du théâtre apparaissent comme le reflet du développement technologique. Comme lors d'une représentation scénique, nous mettons en scène nos vies de sorte qu'elles s'accordent, et même poussent à l'extrême, la conformation de notre pensée aux innovations technologiques. À tel point que d'aucuns se demandent comment leurs ancêtres, voire eux-mêmes dans un passé récent, ont pu vivre sans four à micro-ondes ou Internet ?*

2. *Ibidem*, p. 34.

3. Sur ces questions, on pourra se reporter également à William LEISS, « La naissance des choses. Économie et technologie comme modes de représentation sociale dans la société moderne », *X-Alta*, n° 4, « Social-sodomie », mai 2001, p. 65-84.

Les idoles du théâtre seraient alors l'image renversée de l'acquisition de la technique par l'homme³ : les incantations magiques de l'appel au cyborg, ou l'invasion de l'homme par la machine qui se poursuivent dans la deuxième catégorie.

Les idoles du marché

C'est ici que la machine prend sa dimension fabuleuse dans la pensée humaine — (re)voir Metropolis de Fritz Lang et (re)lire Nous autres de Zamiatine. Le développement de l'automatisation à partir du début du XIX^e siècle renverse la vapeur de la métaphore de l'autonomie de la machine. Celle-ci, dont nous dépendons, devient notre maître dans un rapport absolu de servitude volontaire⁴.

4. Cf. *X-Alta*, n° 4, *ibidem* ; et, *X-Alta*, n° 5, « Vers un discours de la nouvelle servitude volontaire », octobre 2001.

Les idoles du marché seraient alors l'hypertrophisation simple et parfaite de nos qualités humaines, parmi lesquelles la

mortalité : la soumission à la troublante beauté et à la subtile précision rationnelle d'un monde-machine au caractère humain implacable et hallucinant, i.e., l'auto-programmation de sa perte.

Les idoles de la caverne

Dans la société marchande, le principe de l'accumulation est bien connu qui mène l'homme à s'abandonner aux objets pour mieux devenir objet lui-même : aliéné, réifié. Marx a suffisamment insisté sur le caractère fétiche de la marchandise : celle-ci prend un caractère mystique qui ne provient pas de sa valeur d'usage mais, alors qu'elle se dresse face à d'autres marchandises, c'est un rapport social de production entre les hommes qui prend la forme fantastique d'un rapport entre les choses¹. Se rassurant lui-même sur son pouvoir en dominant la nature, l'homme croit voir dans son ombre omnipotente la réalisation quasi divine de sa toute-puissance.

Les idoles de la caverne s'éclairent des visages rassurants de dieux tragiques posés sur l'autel doré d'objets transmutés par des croyances simplistes : c'est par le vol — « la propriété, c'est le vol », disait Proudhon — que l'homme pense gagner sa vie et sa rédemption.

Les idoles de la tribu

La domination sur la nature et notre culture scientifique nous permettraient d'accéder au bien-être — la vie meilleure de certains philosophes. Enfoui dans les méandres de caractères archaïques de la nature humaine, le retour des tribus, cher par exemple à Michel Maffesoli², assure le retour — mais était-il jamais parti ? — de croyances irrationnelles fortes teintées de progrès techniques et d'incantations magiques : les interrogations astrologiques d'un François Mitterrand ou les pseudo-convictions religieuses d'un George Walker Bush n'en sont que deux tristes et risibles exemples parmi tant d'autres. L'appel à des puissances célestes — Ben Laden dans le miroir de Bush ? —, la croyance dans le don — les sportifs pensant posséder un don de Dieu —, déterminent le recours juste aux éléments de la rationalité, bien tempérée, si j'ose dire par la fougue.

Si ce n'est un détail : usant d'artefacts postmodernes, tous les néo-archaïques ont encore les pieds englués dans la modernité. Même la part du diable³ est encore moderne, une sorte de côté obscur de la Force. D'ailleurs, « la modernité n'abolit pas le prémoderne⁴ ». Comme le suggèrent, de

1. Cf., en particulier, Karl MARX, « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret », in *Le Capital*, Livre premier, 1867, traduit de l'allemand par Maurice Husson, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 68-76.

2. Cf. en particulier, Michel MAFFESOLI, *Le Temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, 1988, Paris, La Table Ronde, 2000.

3. Cf. Michel MAFFESOLI, *La Part du diable. Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002.

4. Stephen Eric BRONNER, *Imagining the Possible : Radical Politics for Conservative Times*, Londres et New York, Routledge, 2002, p. 10.

manière différente, Douglas Kellner, Pierre Zima, voire même ici Fredric Jameson, nous serions plutôt dans une « zone » — pour ne parler ni de stade, ni de période de transition, etc. —, temporelle et spatiale, où jouent, tout à la fois, des éléments modernes et postmodernes. (Ceux qui voudraient inverser la modernité des Lumières pour une postmodernité de l'obscur restent finalement les pieds dans l'argile.)

Les idoles de la tribu, sorties d'imaginaires de quatre sous, allient, dans une hybridité nouvelle, les éléments high-tech et les pulsions grégaires, pour peu à peu laisser la place à la tribu des idoles.

La masse des idoles

La biographie comme genre littéraire populaire peut être suivie dans son apparition comme dans son développement. Bien entendu, on pourrait reprocher à Löwenthal une étude peu scrupuleuse de la méthodologie des études empirico-scientistes. (On connaît le refrain dès qu'il s'agit des études effectuées par les membres de l'école de Francfort.) L'intérêt qualitatif, lui, est indéniable, l'idée centrale étant celle du passage des idoles de la production aux idoles de la consommation¹.

1. Leo LÖWENTHAL, « Le triomphe des idoles de masse », dans ce numéro, p. 87.

Les idoles de la consommation

Un million d'avance sur droits d'auteur — ici, pas besoin de se poser la question de la féminisation du nom, il n'a ni auteur ni auteure — pour les mémoires (sic) de l'ex-lofteuse Loana, voilà qui répond, par la production, au passage vers les idoles de la consommation. Si, alors que dans les années vingt, les stars du jazz et du sport commencent à être admises dans les biographies populaires sur des impératifs quasi exclusivement techniques², le début du nouveau millénaire est passé au stade supérieur de l'inutilité : plus besoin de lancer ou frapper une baballe, abscons de jouer de la chasse d'eau dans un orchestre de free-jazz ; désormais, le must et le suffisant consistent à montrer sa frimousse, voire son cul, dans un bocal érigé en paradis aseptisé pour pré-adolescents oisifs. Que de chemin parcouru.

2. *Ibidem*, p. 84.

Même le rapport amical à ces non-héros contemporains demeure celui décrit par Löwenthal : « Le héros apparaît dans ses rapports humains comme celui qui prend, pas comme celui qui donne³. » Et à ce jeu, tous les coups sont permis, puisqu'il

3. *Ibidem*, p. 91.

s'agit de gagner, d'éliminer l'autre. Sous couvert de rigolade et de franche paillardise, la possibilité de participer à la télé-réalité masque mal l'envers de la médaille : vous n'y êtes pas. C'est le « règne de la terreur psychique ¹ » qui vous fait réaliser la petitesse de votre existence tout en vous incitant à aller quémander votre possible gloire : « La valeur aristocratique d'une galerie d'acteurs isolés d'exploits peu communs semble être remplacée par une rencontre démocratique qui n'exige aucun honneur ou aucune genuflection particuliers devant les grands ². » Finalement, la nouvelle star est sortie du néant par la grâce des qualités héritées de son histoire, révélée par la perspicacité des responsables de casting et les votes truqués du public : « L'individu est devenu une marque déposée ³. »

1. *Ibid.*, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. *Ibid.*, p. 96.

Henri VAUGRAND, *Trade-Marked*, 2003.



L'accélérateur de pixels

Là où André Maurois voyait le patient et génial travail de certains autobiographes malgré les limites de l'exercice ⁴, le spectacle médiatique et singulièrement l'Internet en ont gommé certains des traits. La PFO ⁵ ronge la censure de l'esprit (au profit de l'esthétisme), la pudeur (se montrer à son avantage est la règle), et la rationalisation de sa propre histoire (l'individu est

4. À savoir : l'oubli, l'oubli volontaire pour raisons esthétiques, la censure de l'esprit sur ce qui est désagréable, la pudeur, et la rationalisation. Cf.

André MAUROIS, *Aspects de la biographie*, 1928, Paris, Grasset, 1930, p. 193-213.

5. Publication factice par ordinateur.

devant l'image d'un autre). Les idoles disparaissent même au profit des e-dolls.

De l'image, encore de l'image, toujours de l'image

C'est également ce que souligne Fredric Jameson à propos du cyberspace. L'« euphorie de la haute technologie ¹ » change le rapport au temps, à l'espace, à l'existence et à la consommation culturelle même. Tout a été chamboulé qui rentre désormais dans le familier, le confortable, le non-étrange. (Il n'est qu'à regarder de jeunes enfants devant un ordinateur ou une console de jeux pour se rendre compte de cet impact, bombardement épileptique mis à part.)

Là où la modernité voyait la réalisation de l'esthétique dans autre chose que le simplement esthétique — le sublime ? —, la régression postmoderne l'y enferme ². Les limites de l'art comme possibilité d'un choc qui attire et fait réfléchir apparaissent dans ce paradoxe de la pensée d'Adorno : « C'est par le sublime que l'art moderne et sa subjectivité esthétique peuvent sauvegarder la négativité du beau et se soustraire aux belles apparences de l'industrie culture ; mais en même temps, ce pacte avec le sublime menace la forme artistique et la subjectivité qui lui correspond ³. » Ce que souligne également Jameson, c'est que la philosophie postmoderne, s'appuyant bizarrement sur une conception hégélienne de l'art et de l'histoire, effectue un retour à l'esthétique philosophique d'une fin, d'un aboutissement, d'un plus que ⁴.

Entre l'hyper-réalité à la Baudrillard (adjonction à la fatalité) et la révolte punk à la Debord (adjonction à la révolte), le spectre est large qui balaie notre vie quotidienne ⁵. Ce que nous cache le totalitarisme de l'image, c'est, nous dit en quelque sorte Jameson en parlant de l'aspect idéologique de l'esthétique postmoderne, l'image des totalitarismes. Finalement, ce qui se pose à nous, ce n'est peut-être pas la question des transformations de l'image dans la postmodernité, mais plutôt celle de la « transformation [dans la postmodernité] de la réalité en images ⁶ ».

Henri Vaugrand
Août 2003

1. Fredric JAMESON, « Transformations de l'image dans la postmodernité », dans ce même numéro, p. 133.

2. Ibidem, p. 125.

3. Pierre V. ZIMA, *La Négation esthétique. Le sujet, le beau et le sublime de Mallarmé et Valéry à Adorno et Lyotard*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 146.

4. Cf. Fredric JAMESON, *op. cit.*, p. 126 sq. Finalement, au lieu de chercher une origine postmoderne dans la pensée d'Adorno, on pourrait faire un tour du côté de chez Hegel, ce qui causerait bien des tracas à certains hégéliens anti-postmodernes qui pourraient alors se retrouver de facto postmodernes et/ou hégéliens de droite.

5. Sur l'analyse de Debord et des situationnistes, cf. Martin JAY, *Downcast Eyes : The Denigration of Vision in Twentieth-Century French Thought*, 1993, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 416-434, où l'on trouvera également quelques éléments de comparaison avec Jean Baudrillard.

6. Fredric JAMESON, « Postmodernism and Consumer Society », in Hal FOSTER (dir.), *The Anti-Aesthetic : Essays on Postmodern Culture*, Port Townsend, WA, Bay Press, 1983, p. 125.